

particulier en attendant qu'il y ait une chapelle...

Cela s'est-il fait ainsi, et connaît-on le nom de ce particulier dans la maison duquel on aurait dit la messe en attendant l'érection d'un édifice plus considérable ? Je serais curieux de le savoir.

RÉGIS ROY.

UNE MISSION ACCOMPLIE

La cruelle et douloureuse époque était commencée ; l'heure de notre défaite devait sonner. Partout on s'enrôlait afin de pouvoir opposer quelque résistance aux épaisses cohortes de Prussiens qui semblaient pleuvoir sur nos maigres bataillons. Tous voulaient être soldats ; depuis l'enfant jusqu'à l'octogénaire.

Déjà, trois de nos meilleurs généraux avaient été défaits ; les Allemands avaient envahi la France, notre mère ; nos rangs se décimaient, tandis que nos ennemis, semblables à une mer en furie, dont les flots à chaque moment sont plus violents, arrivaient en nombre toujours croissant.

Dans une pauvre chaumière se passait un drame non moins triste et lugubre.

Au milieu de la chambre principale de la cabane, sur un grabat à peine garni, une femme âgée gisait sans vie. Adossé au mur, un jeune homme d'environ vingt-deux ans, sanglotait, la tête et les mains appuyées sur un sabre de cavalerie. Ce jeune homme portait l'uniforme de dragons. Pierre Drouin, très jeune quand il perdit son père, avait concentré tout son amour sur sa mère, bonne et intelligente femme qui avait su élever son fils dans les sentiers de la vertu et en avait fait un homme sage et dévoué.

Aussitôt que Pierre fut capable de travailler, c'était un plaisir pour lui d'apporter à sa vieille mère, le fruit de ses labeurs. La vie ainsi était douce et heureuse entre deux cœurs qui battaient l'un pour l'autre. Cette tranquillité durait depuis quelques années, quand la guerre terrible se déclara.

Quelle ne fut pas la douleur de cette brave femme, quand il lui fallut se résoudre à laisser partir ce fils si tendrement aimé ! Que de larmes elle versa, cette bonne mère ! Quelles tortures son cœur dut endurer !

Enfin, le moment de se quitter arriva. Pierre Drouin était venu embrasser sa mère, peut-être pour la dernière fois, mais tâchait de ranimer le courage de cette noble femme par ses paroles.

— Ne pleure pas, p'tite mère, disait-il, je serai de retour bientôt ; et puis, nous sommes Français, et nous n'avons affaire qu'à des Prussiens.

— Oh ! oui, brave enfant, nous savons ce que sont les soldats français, mais tu ne te dissimules pas que tout vaillant qu'un homme puisse être, il finit par succomber devant des ennemis sans cesse renaissants.

Les mots que l'enthousiasme faisait trouver à son enfant ne purent consoler cette pauvre créature, qui ne pouvait s'arracher de l'embrassement de ce fils, et qui pressentait sans doute que c'était la dernière fois qu'elle voyait celui auquel elle avait donné la vie.

Cependant, il fallut se séparer, et le jeune homme alla rejoindre son régiment qui se mettait en route le soir même.

Pauvre garçon, quelle inquiétude il devait avoir en pensant que sa pauvre mère n'avait que quelques sous pour subvenir à ses besoins durant son absence. Et s'il ne revenait pas, que ferait-elle ? Qui lui donnerait du pain ? Et le pauvre soldat cheminsait lentement, s'efforçant à chaque instant de refouler les larmes qui étaient prêtes à couler.

Le soir, le régiment de Pierre Drouin se mettait en marche sur un point où devaient être concentrés les Prussiens. Le lendemain matin, vers six heures, ils rencontrèrent un fort détachement de uhlans, sur lesquels nos dragons firent une charge qui immortalisa Gravelotte.

Depuis trois mois que le jeune homme avait quitté son hameau, il n'avait reçu encore aucune nouvelle de celle qu'il avait laissée là-bas, derrière les grands clochers.

— Serait-elle malade, se demandait le jeune patriote ; ou bien la lettre serait-elle perdue ?

Et le pauvre garçon se faisait mille conjectures.

Un jour, son régiment reçut l'ordre de se replier sur Verdun. Pour se rendre dans cette direction, il fallut prendre une route sur laquelle se trouvait le village de Pierre. Le jeune homme en profita pour demander une permission afin d'aller voir sa vieille mère. Il fut tout d'abord surpris de ne pas voir la bonne femme sur le seuil comme toutes les voisines, car on savait partout, dans le village, qu'un régiment de dragons devait passer. Le froid au cœur, Pierre entra dans la vieille chaumière. La première chose qu'il vit fut le corps de sa bonne vieille mère... morte ! Il ne put contenir son immense douleur, et ses larmes coulèrent abondamment, lui qui, jusqu'à cet horrible moment de la guerre, avait vécu si heureux. Ainsi, tout était bien fini pour lui, plus de bonheur sur cette terre. Pourquoi n'était-il pas couché sur la terre froide du champ d'honneur, comme tant de ses compagnons ?

Tout absorbé dans sa douleur amère, le jeune homme n'avait pas remarqué un personnage dans un coin obscur de l'appartement ; c'était une jeune paysanne d'environ dix-sept ans, Marguerite, la fille unique de Joseph Marcelin, qui était enrôlé dans les tireurs nantais.

Quand Pierre parut un peu calmé, la jeune paysanne s'approcha de lui, et, lui mettant la main sur l'épaule, elle lui dit :

— Elle m'a priée de te dire qu'elle est morte en pensant à son fils, et que là-haut, elle prie pour lui.

A la voix de Marguerite, le jeune homme releva la tête, et un éclair de joie brilla dans ses yeux rougis par les pleurs.

— Ah ! bonne Marguerite, fit-il, je n'ai donc pas tout perdu, puisque tu me restes toujours, bonne et aimable. Dieu soit mille fois béni de ce qu'il t'a conservée à moi. Si tu savais quel coup j'ai ressenti là, en voyant ce corps inerte qui fut celui de la meilleure des mères ; vrai, je croyais que j'allais mourir, quand ta douce voix est venue me tirer de cette pensée affreuse. Voudrais-tu, bonne Marguerite, me dire comment je suis devenu orphelin si vite. Tiens, allons nous asseoir sur le vieux seuil, là nous serons plus à l'aise, et tu pourras me raconter les événements qui se sont passés depuis mon départ.

— Bien, commença la jeune fille, après ton départ, je vins immédiatement voir ta mère. Je trouvai la pauvre femme toute en pleurs ; j'essayai de la consoler, mais inutilement. Tous les jours je venais la visiter et je la trouvais toujours dans le même état, elle ne pouvait se contrôler ; elle ne mangeait pas et maigrissait à vue d'œil. Hier, je vins comme d'habitude, mais je fus très surprise de ne pas entendre pleurer. Toute effrayée, j'entrai : la pauvre femme était étendue sans mouvement sur le parquet. Je la crus morte, mais non, son cœur battait encore, bien faiblement pourtant. Je pris immédiatement un linge humide de vinaigre et lui lavai le visage. Enfin, elle ouvrit les yeux en exhalant un soupir.

— Qu'avez-vous, ma bonne dame, lui demandai-je. Seriez-vous malade ? Mais ta pauvre mère ne me répondit que par ces mots :

— Mon fils, mon Pierre. Ah ! la guerre, la guerre ! Et elle perdit ses sens de nouveau.

— Pauvre mère, fit Pierre tout en larmes, comme elle a dû souffrir !

— Oui, reprit Marguerite, elle a bien souffert ! Enfin, pour la ramener de son second évanouissement, je recommençai mon opération.

— Ma bonne Marguerite, me dit-elle, c'est fini, la guerre a pris mon fils, j'en mourrai. Ah ! s'il m'était donné de le presser encore une fois sur mon cœur ; mais non, je ne vivrai pas jusque-là.

— Mais si, lui dis-je, vous vivrez afin de voir Pierre avec les galons de sergent et décoré de la médaille des braves.

— Non, non, ma fille, me répondit-elle, tu te fais une fausse idée de la situation, tu ne sais pas ce qu'est la guerre, surtout la guerre d'aujourd'hui ; il n'en reviendra plus, et moi j'ai hâte de mourir afin de le revoir dans un monde meilleur.

— Mes paroles furent vaines pour consoler cette mère à laquelle une autre mère avait demandé son fils. Je fus donc obligée de la laisser donner libre cours à

sa douleur navrante. Oh ! elle pleura cette tendre mère, et ton nom fut souvent prononcé par ces lèvres qui te donnèrent le premier baiser. Enfin, elle ferma les yeux et ne sanglota plus.

Croyant la pauvre femme endormie, je me réjouis de cette pensée et la laissai faire tranquillement. Il y avait bien deux heures qu'elle était ainsi, quand je m'approchai. Je fus surprise de ne pas l'entendre respirer. Je lui mis la main sur le front ; il était froid !... Saisie d'épouvante, je courus chez le père Lizard qui n'arriva que pour constater la mort.

— Oui, Pierre, morte, elle était morte cette femme qui t'aimait si chèrement.

Pierre que suffoquait sa douleur ravivée par le récit de Marguerite, ne put dire une parole ni faire un mouvement. La jeune fille respecta le silence du jeune homme.

— Marguerite, fit tout à-coup le soldat, ma mère ne t'a chargée d'aucune mission, d'aucune volonté pour moi ?

A cette question, la jeune fille devint rouge comme une cerise, et tout d'abord ne répondit point.

— N'est-ce pas qu'elle t'a laissé une mission à remplir ?

— En effet, fit la jeune fille, une mission que je n'osais remplir, vu qu'elle est très délicate et que d'elle dépend peut-être le bonheur de toute ma vie.

— Enfin, Marguerite, parle, tu me fais souffrir.

— Eh bien ! fit la jeune paysanne, ta bonne mère m'a dit que tu m'aimais, et elle voulut savoir si mon cœur répondait à cet amour. Sur ma réponse affirmative, elle me fit promettre d'être ta femme, si toutefois tu revenais.

Et la jeune fille, toute confuse de cette déclaration forcée, voulut s'enfuir, mais Pierre la retint doucement par la main et lui dit :

— Oui, Marguerite, je t'aime et t'aimerai toujours ; veux-tu être ma compagne pour la vie ?

La voix du jeune homme tremblait en disant ces mots si simples, mais qui signifient tant de félicités. Pour toute réponse, la jeune fille serra légèrement la main de Pierre et des larmes de joie coulèrent de ses beaux yeux où semblaient se refléter les rires des chérubins.

Sur la dépouille mortelle de cette femme qui les avait tant aimés, ils se jurèrent fidélité. La mission était accomplie.

Eugène Mouton

PROPOS DU DOCTEUR

Prenez toujours votre dernier repas un certain temps avant de vous mettre au lit, et qu'il ne consiste pas en nourriture animale, si vous sentez que vous digérez difficilement votre second repas.

Si vous êtes dyspeptique faites trois repas modérés en vingt-quatre heures. C'est ce qu'il y a de mieux. Ceux qui sentent de la dépression peuvent en faire quatre.

Est-il rien de plus désagréable, de plus pénible même que d'être saisi de l'envie d'éternuer sans pouvoir y parvenir ? On est là, bouche ouverte, poussant des " Hé !... hé !... hé !..." involontaires et ridicules, tandis que les spectateurs, amusés de votre supplice, se tordent de rire. Votre angoisse s'accroît de votre colère, votre visage est contracté, vos yeux laissent échapper des larmes, vous êtes horrible à voir.

Pour faire cesser immédiatement ce martyre, il y a un moyen simple, prompt et radical : renverrez brusquement la tête en arrière ; à l'instant même, le phénomène interrompu suivra son cours, et vous éternuerez avec fracas.

Il serait très difficile d'expliquer physiologiquement comment les choses se passent, mais qu'importe, puisque le remède est souverain !